

Pour qui connaît un tant soit peu l'histoire du Moyen Orient, la première phrase du Livre d'Isaïe que nous venons d'entendre est pour le moins surprenante. Comment le prophète peut-il appeler Messie de Dieu un roi Perse donc étranger à la foi d'Israël ? Qu'est ce que cette audace révèle du Dieu dans lequel nous confessons avoir mis notre foi ?

Une lecture attentive de l'évangile peut nous permettre, je le crois, de répondre à cette question.

Souvenons-nous tout d'abord du contexte dans lequel se situe la parole évangélique que nous venons d'entendre. Grands prêtres et pharisiens ulcérés par les propos de Jésus dénonçant leur hypocrisie, cherchent tous les moyens possibles pour l'arrêter. A la suite de la parabole du Royaume de la semaine passée qui n'est pas à l'avantage des contradicteurs de Jésus, ceux-ci lui tendent à présent un piège à propos de l'impôt dû à César. Au-delà du contexte de cet épisode, ce récit a beaucoup à nous apprendre du sens de notre existence.

Comme le proclame l'évangile selon Saint Jean, avec la venue de Jésus en notre humanité sonne l'heure du jugement de ce monde et de ses habitudes (Jn 9,39 ; 12,31), l'expulsion du prince de ce monde pour, qu'élevé de terre, le Christ attire à lui tous les hommes, qu'il leur donne d'avoir part à l'héritage des saints (Col 1,12).

Le dialogue piégé dont nous venons d'entendre le récit en Matthieu, assez proche de ceux de Marc et Luc, participe à ce jugement. Jésus, connaissant la perversité de ses interlocuteurs, selon la traduction liturgique, renverse le piège qui se referme sur ses adversaires. Ceux-ci pensent coincer Jésus dans une situation inextricable. Soit il est considéré comme séditieux vis-à-vis du pouvoir romain, soit il se discrédite en apparaissant comme un collaborateur de ce pouvoir. Pire, il cautionne la coutume romaine de diviniser l'Empereur. Le qualificatif de *divus* est en effet régulièrement accolé au nom du souverain sur les pièces de monnaie, raison pour lesquelles elles étaient systématiquement exclues des taxes prélevées pour le Temple.

C'est en fait exactement le contraire dont il est question. Jésus renvoie ses adversaires au fondement même de leur piété : « Rendez à Dieu ce qui lui revient, c'est-à-dire toute votre personne », écrit le théologien luthérien alsacien Oscar Cullmann en 1970¹. Le terme employé pour désigner l'effigie de César est ici *eikôn* qui a donné icône en Français. Il ne peut manquer de nous évoquer l'affirmation fondamentale du Ch. 1 de la Genèse, où l'homme est dit créé « à l'image de Dieu ».

Ce dialogue renvoie par conséquent chacun de nous à ce qui lui est le plus essentiel, sa parenté avec Dieu, sans cependant l'exonérer de la nécessité d'agir en ce monde en rendant ce qui lui est dû à la société civile, dont César est dans l'évangile l'effigie.

En cela l'Apôtre Paul peut être précieux pour notre discernement si nous savons entendre l'appel adressé aux chrétiens de Thessalonique :

- avoir une foi active (en actes et en vérité),
- une charité réelle et concrète « qui se donne de la peine »
- appuyée sur une espérance qui « tient bon »,

malgré la folie de quelques-uns capables de tuer pour un dessin, capables d'affamer, de réduire en esclavage leurs frères humains par cupidité...

1 O. CULLMANN, *Jésus et les révolutionnaires de son temps*, Neuchâtel, Delachaux, 1970, p. 63-65.

L'avènement de Cyrus et l'espérance dont il a été porteur pour le peuple d'Israël, au sixième siècle avant Jésus, nous rappelle que Dieu mène l'histoire. « Il gouverne les peuples avec droiture ». A Dieu et non à la violence aveugle quelle qu'en soit la forme : politique, économique, etc, le mot de l'histoire.